

◊ Cela n'a pas empêché Mebkhout, à contre-courant d'une mode tyrannique et du dédain de ses aînés (qui furent mes élèves) et dans un isolement quasi-complet, de faire oeuvre originale et profonde, par une synthèse imprévue des idées de l'école de Sato et des miennes. Cette oeuvre fournit une prise nouvelle sur la cohomologie des variétés analytiques et algébriques, et porte la promesse d'un renouvellement de grande envergure dans notre compréhension de cette cohomologie. Nul doute que ce renouvellement serait chose accomplie dès à présent et depuis des années, si Mebkhout avait trouvé auprès de ceux tout désignés pour cela l'accueil chaleureux et le soutien sans réserve qu'ils avaient naguère reçus auprès de moi. Du moins, depuis Octobre 1980 ses idées et travaux ont fourni l'inspiration et les moyens techniques d'un redémarrage spectaculaire de la théorie cohomologique des variétés algébriques, sortant enfin (mis à part les résultats de Deligne autour des conjectures de Weil) d'une longue période de stagnation.

Chose incroyable et pourtant vraie, ses idées et résultats sont depuis près de quatre ans utilisés par "tous" (au même titre que les miens), alors que son nom reste soigneusement ignoré et tu par ceux-là même qui connaissent son oeuvre de première main et l'utilisent de façon essentielle dans leurs travaux. J'ignore si à aucune autre époque la mathématique a connu une telle disgrâce, quand certains des plus influents ou des plus prestigieux parmi ses adeptes donnent l'exemple, dans l'indifférence générale, du mépris de la règle la plus universellement admise dans l'éthique du métier de mathématicien.

Je vois quatre hommes, mathématiciens aux moyens brillants, qui ont eu et qui ont droit avec moi aux honneurs de cet enterrement par le silence et par le dédain. Et je vois en chacun la morsure du mépris sur la belle passion qui l'avait animé.

A part ceux-là, je vois surtout deux hommes, placés l'un et l'autre sous les feux de la rampe sur la place publique mathématique, qui officient aux obsèques en nombreuse compagnie et qui en même temps (dans un sens plus caché) sont enterrés et de leurs propres mains, en même temps que ceux qu'ils enterrent de propos délibéré. J'ai déjà nommé l'un d'eux. L'autre est également un ancien élève et un ancien ami, **Jean-Louis Verdier**. Après mon "départ" de 1970, le contact entre lui et moi ne s'est pas maintenu, à part quelques rencontres hâtives au niveau professionnel. C'est pourquoi sans doute il ne figure dans cette réflexion qu'à travers certains actes de sa vie professionnelle, alors que les motivations éventuelles de ces actes, au niveau de sa relation à moi, ne sont pas examinées et m'échappent d'ailleurs entièrement.

S'il est une interrogation pressante qui s'est imposée à moi tout au long des années écoulées, qui a été une motivation profonde de Récoltes et Semailles et qui m'a suivie aussi tout au long de cette réflexion, c'est celle de la part qui me revient dans l'avènement d'un certain esprit et de certaines moeurs qui rendent possible des disgrâces comme celle que j'ai dite, dans un monde qui fût le mien et auquel je m'étais identifié pendant plus de vingt ans de ma vie de mathématicien. La réflexion m'a fait découvrir que par certaines attitudes de fatuité en moi, s'exprimant par un dédain tacite des collègues aux moyens modestes, et par une complaisance à moi-même et à tels mathématiciens pourvus de moyens brillants, je n'ai pas été étranger à cet esprit que je vois s'étaler aujourd'hui parmi ceux-là même que j'avais aimés, et parmi ceux-là aussi auxquels j'ai enseigné un métier que j'aimais ; ceux que j'ai mal aimés et mal enseignés et qui aujourd'hui donnent le ton (quand ils ne font la loi) dans ce monde qui m'était cher et que j'ai quitté.

Je sens souffler un vent de suffisance, de cynisme et de mépris. "Il souffle sans se soucier de "mérite" ni de "démérite", brûlant de son haleine les humbles vocations comme les plus belles passions...". J'ai compris que ce vent-là est la prolifique récolte de semailles aveugles et insouciantes que j'ai contribué à semer. Et si son souffle revient sur moi et sur ce que j'avais confié à d'autres mains, et sur ceux que j'aime aujourd'hui et

progressivement dévoilé à mes yeux au cours des cinq semaines écoulées. C'est le nom d'un conte, sur lequel je vais revenir en son lieu : "La robe de l'Empereur de Chine"...